

12. Les Bourbakis arrivent sur le territoire de la commune du Lieu

Les Bourbakis, amenés à franchir le Risoud pour arriver dans la commune du Lieu, furent au nombre de 1200 à 1400. La route actuelle n'existant pas, le passage ne pouvait se faire que par un lacs de petits chemins dont aucun ne semble avoir eu la priorité sur l'autre. Mais grosso-modo l'on peut comprendre que ces soldats, partis de Mouthe se dirigèrent sur les Prés Bouillet, passèrent à proximité du chalet de Lerriex pour arriver au niveau des Cernicolets. De là ils allèrent contre la frontière proche, la franchirent, empruntèrent les différents autres chemins à disposition pour arriver en vue de la Tépaz, des Plainoz et échouer enfin pour l'essentiel Vers chez Claude, pour d'autres, moins nombreux, à la Frasse.

Contrairement à ce que l'on a toujours dit, la neige n'était pas en quantité excessive :

Tout l'hiver, par ces divers canaux, sortirent des cargaisons de marchandises, à destination de la France épuisée. La quantité de neige tombée dans cette saison fut bien inférieure à celle des autres années : aussi, sauf quelques jours d'un vent violent qui soulevait des tourbillons de neige, le trainage des bois, le transport des denrées purent s'effectuer sans entrave¹.

C'est cette situation seule qui permit à ces troupes de franchir un Risoud qui, en condition normale, aurait été impraticable, et surtout à des chevaux tirant des pièces d'artillerie, notamment pour diriger sur le Lieu ces dix canons offerts à l'armée de l'Est par la Ville de Lyon.

Les soldats ne se sont pas perdus puisque la colonne était dirigée par le maire de Mouthe en personne. Celui-ci pouvait donc indiquer la meilleure voie à suivre pour arriver en Suisse.

Des estafettes avaient été dépêchées du côté de la frontière voire au-delà :

Arrivent les deux messagers qui se sont avancés assez loin et ont vu défilé des centaines de soldats de toutes les armes et dans le plus complet désordre. Une fuite, une déroute, une retraite de Russie. La peur des Prussiens, de ces nouveaux cosaques, leur donne des jambes, car les vaillants troupiers qui n'ont jamais vu un Allemand ni dérouillé leur fusil, prétendent les voir à leurs trousses.

Sur leur affirmation que les premiers fuyards sont déjà très près, la compagnie, laissant le contingent à la défense de nos murs posté entre les maisons de Samuel Dépraz et de Georges Meylan, gravit le coteau du Charroux

¹ Récit de Constant Guignard, en finale du registre A18 des ACV. Repris par la FAVJ en février, mars et avril 1919, puis à différentes reprises par les Editions Le Pèlerin. D'autres narrateurs ont pourtant prétendu le contraire, Louis Audemars, Lucien Reymond, etc. C'est en fait possible qu'il y ait eu un m et plus de neige au Risoud, mais celle-ci, tassée par les voituriers, puis par les premiers éléments de l'Armée de l'Est, permettait néanmoins un passage possible.

et rencontre déjà quelques Français qu'elle ramène Vers chez Claude. Une garde, placée à la porte du mur qui sépare les pâturages du Lieu et de l'Allemagne, empêche le passage aux pantalons rouges. Le reste de la compagnie perd la trace jusqu'au-dessus des maisons de Vers chez Claude. Ce chemin avait été frayé tout l'hiver par les bûcherons qui y avaient traîné les bois ; de plus le guide que les malheureux avaient était le maire de Mouthe en personne qui venait déposer la caisse communale en lieu sûr (à la Poste, si nous ne nous trompons).

A mesure que les fugitifs arrivaient, ils étaient désarmés, démontés et rangés en ligne sous la conduite de ceux de leurs chefs qui se retrouvaient. Les officiers avaient du reste trouvé à manger et se mettaient à boire chez Louis Guignard et Chez le Crof².

A quatre heures, comme les monceaux de fusils, de sabres et de baïonnettes avaient atteint une hauteur et une étendue respectable, suite du zèle que montraient nos gamins à dépouiller ces malheureux sans résistance, que le nombre des arrivants allait décroissant, que les premiers arrivés battaient la semelle (quand ils en avaient encore), depuis plusieurs heures dans la neige et soupiraient après le repos et la soupe, l'ordre de départ fut donné après qu'un poste important de garde fut laissé dans ces maisons.

La lugubre colonne arrive au village et ce spectacle fendait le cœur à bien des gens, spectacle souvent décrit et reproduit, mais que ne peuvent se représenter que ceux qui en ont été témoins. Le temple avait été chauffé et la troupe y fut introduite. Les officiers purent se retirer à la salle de la Municipalité à l'Hôtel de Ville, salle qu'on avait garnie de paille fraîche.

Dès lors la soupe arriva fumante. Elle arriva par torrents, je devrais mieux dire, elle arriva sans fin et cela jusqu'à 9 heures du soir où la consigne fut d'éteindre les feux. Les plus pauvres du village, ceux qui durent emprunter pour le faire, ne voulurent pas se priver du plaisir d'apporter tout ce qu'ils purent trouver, si bien qu'à la fin de la journée, il n'y avait plus ni pain ni farine au village³.

La suite à découvrir dans la brochure Bourbaki.

² Le divorce pathétique entre la troupe et ses supérieurs a souvent été évoqué par les chroniqueurs.

³ 1871, arrivée des débris de l'armée française au Lieu, récit du pasteur Samuel Burnand alors en fonction dans la Paroisse du Lieu, ACV, Eb.



Vers Chez Seillon, au hameau de la Fontaine aux Allemands. Ces maisons ont vu passer les Bourbakis à deux pas.



Le Lieu, en 1886, soit quelque quinze ans après le passage des Bourbakis. Il restait sensiblement pareil à ce qu'il était depuis le début des années soixante, presque entièrement reconstruit à la suite de l'incendie de 1858 qui en avait ravagé à peu près les 2/3.



Le centre du village du Lieu tel que purent le découvrir les Bourbakis. Outre chez l'habitant, la plupart des réfugiés furent logés à l'église.